31e ANNÉE (4e SÉRIE) — No 15 — 15 AVRIL 1909

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*Edition complète, *de 10 francs à l'*Edition partielle.
Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

QUESTIONS de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Je crois que vous rendriez un très grand service aux confesseurs si vous donniez une étude théorique et surtout pratique sur les tempéraments. Un certain nombre y trouveraient sûrement des indications fort précieuses pour la conduite des âmes. Car il y a une grande connexion entre les tempéraments, les caractères et les passions.

Et, d'autre part, si le démon, qui connaît bien le tempérament de chacun, s'efforce de pousser les âmes vers les passions auxquelles elles sont naturellement inclinées, il ne me semble pas téméraire de croire que Dieu donne aussi à chacun, suivant son tempérament, un attrait puissant pour une vertu proportionnée audit tempérament.

R. — Nous adoptons volontiers votre sentiment, à condition de laisser toujours à la volonté sa part de responsabilité, suivant la parole de Dieu à Caïn : « *Sub te erit appetitus, et tu dominaberis illius.* » (Gen., IV, 7). — Mais venons sans plus tarder à notre sujet : *les tempéraments au point de vue moral.*

Nous avons en nous le germe de toutes les passions bonnes et mauvaises. Celui des passions mauvaises vient de la nature corrompue à peu près dès son origine, et celui des bonnes passions vient de ce qui est resté encore presque intact dans cette nature viciée. Mais chez les chrétiens il vient surtout du baptême, qui a déposé au fond du cœur les habitudes infuses de toutes les vertus. Il est certain cependant qu'il y a chez tous une *passion dominante* entée sur le caractère et le tempérament, passion qui a des nuances différentes selon les individus (car les caractères sont un peu comme les visages : on n'en saurait trouver deux absolument semblables), mais dont le fonds est à peu près le même chez tous ceux qui sont affectés de cette passion.

Il est utile que nous ayons des passions : les mauvaises pour les combattre, et c'est là la première source de mérite; et les bonnes pour faire le bien avec plus d'ardeur et d'énergie, et c'est là la seconde source de mérite. Remarquons bien, d'ailleurs, qu'il s'agit beaucoup moins pour nous de détruire absolument les mauvaises passions, sans qu'il en reste rien (ce qui serait bien difficile), que de les changer en bonnes au moyen de l'attrait que Dieu a mis en nous (ce qui est bien plus facile[1]). Voilà pourquoi, après avoir dépeint un tempérament, nous indiquerons aussi les nuances de caractère qui s'y rapportent et les passions principales ou dominantes qu'il fait naître, l'attrait pour le bien qui se trouve presque toujours à côté, et les moyens ou remèdes qu'il faut prendre pour combattre ce qu'il y a de mauvais dans ce tempérament et ce caractère.

Les anciens ne connaissaient que quatre sortes de tempéraments, comme ils ne connaissaient que quatre éléments. Les modernes en indiquent assez généralement six : le sanguin, le nerveux, le bilieux, le lymphatique, le mélancolique et le musculaire. Puis il y a les tempéraments mélangés, tels que le sanguin-nerveux, le nerveux-bilieux; on peut même dire que ces tempéraments plus ou moins mélangés sont les plus fréquents. Pour nous, nous dépeindrons d'abord les six tempéraments simples, puis nous ajouterons huit tempéraments mélangés, dont nous nous efforcerons aussi d'indiquer au moins les traits principaux, avec les passions qui les accompagnent le plus ordinairement.

§ I. — Tempéraments simples

I. Tempérament sanguin. Il est constitué en général par la prédominance du sang, qui donne une sorte de surabondance de vie, d'impressionnabilité, d'agilité. L'imagination quelque peu vagabonde aime à se former des rêves enchanteurs dans lesquels elle se plaît beaucoup, à construire des châteaux en Espagne qu'elle habite quelque temps et où

[1] Ce qui serait encore plus facile peut-être, naturellement, ce serait de corriger une mauvaise passion par une autre que l'on ferait dominer davantage, par exemple l'orgueil; mais ce serait un triste travail, que nous sommes loin de recommander.

tout lui sourit; mais bientôt elle les démolit pièce à pièce, car elle sent qu'ils ne sont pas solides, mais c'est pour en construire d'autres qui auront bientôt le sort des premiers. L'esprit, en général, est facile et prompt, le cœur tendre et aisément inflammable; une exhortation touchante, le récit d'une belle action, une lecture d'aventures même tout imaginaires font pleurer le sanguin et l'émeuvent très vivement, mais pas pour longtemps. Il peut y avoir, sous certaine impression, même des désirs et des commencements de vengeance; mais de rancune persistante, jamais : ces tempéraments n'en sont pas capables, et c'est heureux pour eux. Chez eux on trouve la gaieté, l'amabilité, la bonté; mais généralement souriants, ils aiment à faire plaisir, et aussi à s'amuser eux-mêmes; ils se lancent volontiers dans les fêtes auxquelles ils savent donner de l'éclat, de l'entrain, de la vie. En général, ils sont légers, superficiels; leur esprit est brillant, mais a peu de profondeur; ils ne savent pas creuser un sujet, aussi la méditation leur coûte beaucoup, ils ont peine à la faire, et à prier aussi, parce que l'imagination les emporte. La colère, avons-nous dit, ne dure pas, mais là où l'intelligence fait un peu défaut, elle s'emporte comme un torrent et fait dire ou faire des choses qu'on regrette après quand il n'est plus temps.

Le côté faible, c'est l'amour du plaisir sous toutes ses formes (mais toutefois sans ses hontes), la sensualité du cœur, les démonstrations d'amour auxquelles on se laisse facilement prendre, la vanité, l'horreur de la peine et des efforts prolongés, l'inconstance, la dissipation. — Le bon côté, c'est l'ardeur, la vivacité, le dévouement, la sensibilité, qui fait qu'on est facilement accessible à la piété, du moins à la piété sensible et à l'amour de Dieu; on soupire facilement vers le ciel, mais on craint encore davantage l'enfer.

Les caractères qui naissent de ce tempérament sont les caractères vains, légers, ardents, sensuels, vifs, aimants et aimables, francs et loyaux. La vanité ou la sensualité en sont ordinairement les passions dominantes.

Comme ils sont très accessibles à l'amour de Dieu, c'est par là surtout qu'un sage directeur doit les prendre, et par la générosité envers Lui qu'il doit les pousser; mais en même temps les mettre en garde contre l'amour trop humain et leur montrer la vanité de la gloire humaine. Il ferait bien de leur faire pratiquer la mortification, surtout celle des sens; mais avant tout il faut obtenir d'eux, par tous les moyens possibles, la persévérance.

Donnons maintenant deux exemples de ce genre de tempérament. Nous empruntons le premier au chap. IV de l'Evangile de saint Jean : la Samaritaine. Comme cette femme est vive, hardie, curieuse dans les questions qu'elle adresse à Notre-Seigneur! Mais comme elle est vaine et légère, passant facilement et comme sans transition d'une question à l'autre! Mais comme elle est franche et loyale, en avouant ses faiblesses! elle s'était laissée entraîner par l'amour, elle avait eu cinq maris et vivait avec un homme qui n'était pas son mari! Et comme Notre-Seigneur sait bien la traiter! Il la prend par son faible, il pique sa curiosité, puis l'attire à l'amour de Dieu, dont il lui montre délicatement la grandeur et les avantages; et quand il l'a gagnée, il ne s'arrête pas là, ni elle non plus : il en fait un apôtre, mais un apôtre tout à la fois ardent et ingénieux; c'est elle qui, par ce qu'elle dit très à propos, fait venir les Samaritains à Jésus, pour qu'il les instruise.

Nous croyons qu'on en pourrait encore trouver un autre type merveilleux dans saint François d'Assise. Dans sa jeunesse, il aimait l'éclat, le luxe, il gagnait beaucoup et dépensait de même; ardent pour le plaisir, c'était lui qui organisait les fêtes, et la jeunesse la plus distinguée ne savait arranger aucune partie sans lui : les habitants d'Assise l'avaient surnommé *la fleur de la jeunesse* et *le roi des fêtes*. Fait prisonnier dans un combat entre la jeunesse de Pérouse et celle d'Assise au sujet de ces fêtes, il conserve toute sa gaîté et console les autres, s'attachant de préférence aux plus tristes et aux plus moroses de tous. Un jour qu'il avait refusé l'aumône à un pauvre, son bon cœur le lui reproche aussitôt et il promet à Dieu de ne jamais refuser l'aumône à un indigent. C'est dans une fête, à la suite d'une maladie, qu'il se convertit et se donne tout à Dieu, dont il avait su reconnaître l'amour. Mais il devait être conduit à un amour solide, selon son tempérament et son caractère léger et changeant, mais toujours ardent et généreux; il fait d'abord le pèlerinage de Rome pour aller prier les saints Apôtres, il donne largement à l'Eglise et aux pauvres, change même ses riches vêtements contre les haillons d'un pauvre, pour triompher de sa vanité. Il se croit appelé à une croisade et il était déjà parti quand il se voit forcé de revenir : il entend par trois fois une voix qui lui dit : « Va, François, répare ma maison! » C'était au spirituel qu'il fallait en comprendre le sens, comme Dieu le lui fit sentir plus tard; il crut devoir s'attacher au sens littéral et entreprit de réparer l'église Saint Damien et donna pour cela tout ce qu'il avait; et comme son père le prit très mal et l'amena devant l'Evêque d'Assise pour le faire renoncer à son héritage, François quitta même ses habits et les rendit à son père, se félicitant de pouvoir dire avec plus de justesse : « *Notre Père qui êtes aux cieux.* » Bientôt après il comprit que Dieu voulait faire de lui un chef d'Ordre et un convertisseur d'âmes; il était prêt, il s'était défait de tout ce qu'il y avait de défectueux dans son tempérament et son caractère, et en avait singulièrement augmenté ce qu'il y avait de bon : et c'était l'amour de Dieu porté jusqu'à l'héroïsme qui avait accompli cette merveille.

II. Tempérament nerveux. Il est dû à la prédominance des nerfs ou surexcitation du système nerveux. Les personnes qui ont ce tempérament se ressentent des moindres variations de la température, et surtout de toutes les émotions de l'âme : elles ont en général l'appétit capricieux, la diges-

tion pénible, le sommeil agité; le plus léger bruit les fait frémir. Dans les accalmies elles sont comme épuisées, et le moindre effort les fatigue; quand elles sont surexcitées ou exaltées, elles sont capables de tout et il semble que rien ne les lasse[1]. Il y a chez ces personnes une sensibilité exquise et débordante, qui leur fait toujours désirer des sensations nouvelles; une impressionnabilité excessive, à laquelle elles se laissent trop facilement aller; alors, c'est une grande volubilité de paroles et rapidité de gestes; et elles disent souvent des paroles qu'elles regrettent après, car elles ne se possèdent guère dans les moments d'exaltation. L'amour et la haine, la sympathie et l'antipathie se partagent leur existence; dans l'affection, l'épanouissement va facilement jusqu'à l'enthousiasme. Dans la contradiction, elles s'agitent et se tourmentent, et la colère va quelquefois jusqu'à la fureur. Elles sont bien plus tenaces que les personnes au tempérament sanguin; cependant, en raison même de leur impressionnabilité nerveuse, elles sont aussi assez souvent inconstantes et changeantes. Ce genre de tempérament se trouve plus souvent chez les femmes que chez les hommes, en qui, cependant, il se rencontre aussi. Enfin, en général, il apporte dans la vie plus de tristesses et de douleurs que de joies et de plaisirs.

Les caractères qui en découlent sont les caractères ardents, irascibles, susceptibles, jaloux, d'où il est facile de voir quelles en sont les passions dominantes à combattre. — Son bon côté, dont on peut et doit profiter pour le tourner absolument au bien, c'est l'ardeur, la sensibilité, le besoin de piété pour se soutenir et pour y trouver aussi des émotions profondes, et surtout pour calmer ses inquiétudes et ses agitations, et se fixer davantage. C'est aussi le zèle, car il sent le besoin de s'occuper des autres et de faire du bien à ceux qu'il aime. Ce sont là les attraits que Dieu a donnés à ces âmes pour les attirer à lui.

Notre Seigneur sut bien en profiter pour gagner absolument sainte Marthe qui devait avoir quelque chose de ce tempérament. Elle était active et surexcitée, elle se donnait du mal, elle oubliait même dans son exaltation le respect qu'elle devait à Notre-Seigneur : « *Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare. Dic ergo illi ut me adjuvet.* » Notre-Seigneur sait la calmer en lui montrant le seul but à atteindre : « *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.* » Et la voilà fixée comme il importe de fixer ces tempéraments-là pour les calmer. Après la Résurrection, elle reste à la vie active dont ces tempéraments ont besoin, mais emportée par ce zèle qui en doit être l'attrait, elle rassemble la jeunesse autour d'elle et forme probablement le premier monastère, ou du moins la première société de jeunes vierges se dévouant à Dieu et au prochain dans les Gaules.

On pourrait aussi, croyons-nous, donner Saül pour type de ce tempérament. Il était capable de grandes choses par moments; mais il était jaloux, et sa jalousie contre David lui fit commettre des excès et même des crimes. Mais quand il n'était plus surexcité et dominé par l'esprit mauvais, il s'apaisait à la voix de Jonathas, et se réconciliait sincèrement avec David. Malheureusement il ne prit jamais de moyens sérieux de se corriger, et après une vie malheureuse, agitée et criminelle, se voyant vaincu et ne pouvant survivre à sa honte, il demanda à un Amalécite de le tuer.

III. Tempérament bilieux ou colérique. On l'attribue, à tort ou à raison, à la prédominance de la bile. Le propre de ce tempérament c'est la vigueur et l'activité, le coup d'œil pénétrant, le jugement prompt et droit, et l'amour des grandes choses. Les personnes qui en sont douées ont assez généralement le teint un peu jaune, mais les yeux flamboyants, le geste brusque, la parole impérieuse; elles réfléchissent beaucoup, et la réflexion leur donne des aperçus profonds. Quand elles se sont arrêtées à une idée, qu'elles ont dressé un plan, pris une résolution fixe, elles ne doutent plus de rien, et rien ne les arrête, il faut qu'elles arrivent à leurs fins : ou bien elles briseront les obstacles par la force et la violence, ou bien elles les renverseront par la ruse et le mensonge, ou les tourneront par la finesse et la dissimulation. Hardies pour concevoir, fermes pour exécuter, sachant dominer et fasciner, et avec cela obstinées et persévérantes, il est bien rare qu'elles ne réussissent pas. Quand elles ont des passions, ce ne sont point des passions vives et ardentes comme dans les tempérament sanguins, ou par saillies comme dans les tempéraments nerveux, mais des passions plus profondes. Elles sont très accessibles à la chasteté, parce que, ou bien elles ne sont pas beaucoup tentées, ou bien elles se prendront d'admiration pour la grandeur et la beauté de cette vertu, et la conquerront de haute lutte. Elles ne passeront guère inaperçues dans le monde, car elles semblent destinées à faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, et se font très facilement chefs de parti.

Les caractères qui découlent de ce tempérament sont les caractères froids et énergiques, dissimulés et ambitieux, orgueilleux et opiniâtres. Par là-même, les passions dominantes qui en ressortent le plus généralement sont l'orgueil, l'ambition, l'indépendance, l'entêtement. Le bon côté et l'attrait, c'est l'activité, l'énergie, la force de volonté, et l'amour de ce qui est grand et beau. C'est par là qu'il faut prendre ces personnes, car c'est par là qu'elles arriveront, malgré les difficultés, à se corriger.

[1] Nous nous rappelons avoir connu une de ces femmes nerveuses qui passa 21 jours et 21 nuits sans dormir et sans quitter son fils très dangereusement malade; ce ne fut que quand elle le sut hors de danger qu'elle tomba elle-même, épuisée et malade. Elle en contracta un petit tremblement nerveux et une sorte d'agitation fébrile qu'elle conserva toute sa vie.

Il y a bien des types de ce tempérament parmi les saints : un des plus accomplis est saint Jérôme. Très passionné dans sa jeunesse, mais tourmenté de ces passions profondes, il sut les vaincre à force d'énergie, toujours en lutte contre lui-même et contre les autres. Contre lui-même d'abord, pour vaincre ses passions dans le désert à force d'austérités ; et Dieu sut bien le prendre dans ce songe célèbre où il lui fut dit : « Non, tu n'es pas chrétien, tu es cicéronien », et où il lui fit appliquer une si rude flagellation ; — puis contre ceux mêmes qu'il veut amener à la perfection. Ces mots à un neveu qu'il veut appeler à lui et à qui il écrit que si son vieux père veut s'y opposer et se met en travers de la porte : « *Super calcatum perge patrem, crudelitas ista pietas est,* » sont restés célèbres ; — contre les hérétiques, pour les confondre, ainsi que le dit la légende du Bréviaire : *Hœreticos accerrimis scriptis exagitavit ;* — et même quand il répondait à ce que lui demandait si humblement saint Augustin, il avait encore quelque chose de caustique et de mordant. Qui pourrait dire quels immenses travaux l'amour de la science lui fit entreprendre ? De tous les Docteurs de l'Eglise, c'est certainement le plus savant et celui qui a rendu le plus de services à la religion par sa science des langues et ses connaissances dans tout ce qui regarde les Saintes Ecritures, son jugement sain et ses aperçus profonds. Et ce n'est pas seulement dans les langues et les Saintes Ecritures qu'il fut un grand maître, mais aussi dans la spiritualité. C'est certainement un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru au monde.

On pourrait encore citer, croyons-nous, saint Ignace de Loyola. Conduit d'abord par l'orgueil humain, l'envie de plaire, l'ambition qui lui donne une énergie incroyable, il est amené à se convertir par la réflexion sur la vie des saints qu'il veut imiter : « *Cur non faciam quod isti et istœ ?* » Une fois converti, c'est l'amour de Dieu qui le domine et l'ambition des grandes choses : il compose le livre magnifique des *Exercices* pour gagner des âmes ; il les veut pour Dieu, et pour en gagner davantage et cela à perpétuité, il fonde la célèbre Compagnie de Jésus.

IV. Tempérament lymphatique ou flegmatique. Il est amené, dit-on, par la prédominance de la lymphe dans le sang. Les lymphatiques ont assez généralement de la tendance à l'embonpoint, le sommeil facile et profond, peu de coloris et d'expression dans les traits, les sens paresseux ; ils supportent plus facilement le froid que le chaud ; leurs mouvements manquent de vivacité. Ils n'ont généralement ni grands vices, ni grandes vertus, mais beaucoup de calme, de patience et de stabilité, ne changent pas aisément leurs habitudes, et se croient facilement heureux. Leur imagination est un peu engourdie, leur parole lente, leurs gestes presque nuls ou peu expressifs ; mais avec cela, beaucoup de sens commun et de vie pratique. Ils ne sont pas inventifs, et n'ont par eux-mêmes ni initiative ni zèle. N'ayant pas de passions vives, il leur est facile d'être chastes, et même, s'ils ont de la foi, de l'être par vertu ; mais aussi, par faiblesse de caractère, ils peuvent se laisser entraîner et alors contracter des habitudes dont il leur sera très difficile de se corriger. Etant donné que naturellement ils s'émeuvent très peu, quand ils s'animent, c'est une ardeur factice qui tombe bientôt. Cependant, comme ils ne s'irritent et ne se révoltent qu'à la dernière extrémité, ils peuvent alors devenir, comme on dit vulgairement, des moutons enragés, d'une colère terrible et aveugle, se portant à des résolutions extrêmes qu'ils exécutent alors avec ce sang-froid qui les a fait longtemps patienter. Mais la plupart du temps leur flegme est tel qu'il désarme les plus irrités [1].

Les caractères issus de ce tempérament sont les caractères froids, lents, calmes, et insensibles. Leur mauvais côté c'est la paresse, et la difficulté à prendre des résolutions viriles. Leur bon côté et l'attrait que Dieu leur a donné pour le bien, c'est l'amour de la paix, la patience et la douceur. Ce sont des âmes qui ont besoin d'être excitées sans cesse, il faut leur apprendre que le royaume des cieux souffre violence, qu'il leur faut en conséquence mortifier leur lenteur, leur paresse, prendre des résolutions fortes, les renouveler souvent, surnaturaliser toutes leurs actions ; les exciter à aimer Dieu plus ardemment et à aimer pour lui ardemment aussi la chasteté, la douceur et la charité envers le prochain.

On pourrait peut-être voir un de leurs modèles dans sainte Scolastique, la sœur de saint Benoît. Témoin ce fait raconté par saint Grégoire le Grand dans ses *Dialogues*. Elle allait tous les ans rendre visite à son frère, qui venait au-devant d'elle, accompagné de quelques Frères, au parloir du monastère, situé assez loin de l'habitation des religieux. Un jour, ils passent la journée ensemble à prier et à parler des choses de Dieu, et prennent aussi ensemble leur réfection du soir, après laquelle sainte Scolastique prie son frère de rester avec elle toute la nuit pour parler encore des choses de Dieu. Refus énergique de saint Benoît : « *C'est contre la règle.* » La sainte ne dit pas un mot, elle se met à genoux, prie de tout son cœur et pleure; et voilà qu'aussitôt le ciel qui était très serein se couvre de gros nuages et laisse tomber toute la nuit une pluie torrentielle, accompagnée d'éclairs et d'éclats de tonnerre. Alors saint Benoît de lui dire : « *Parcat*

[1] Nous avons connu au séminaire un condisciple qui était un vrai type dans ce genre-là. Le supérieur avait défendu sévèrement d'aller le soir au grenier avec un flambeau quelconque, dans la crainte de mettre le feu. Il apprend que, malgré sa défense, notre condisciple y est allé ; il le fait venir et lui dit avec vivacité et quelque peu d'emportement : « Comment ! malheureux enfant ! vous êtes allé au grenier, malgré ma défense, avec une bougie ! Mais vous pouviez faire brûler tout le séminaire ! » Notre homme, sans s'émouvoir, lui répond lentement, avec un accent de conviction et un flegme étonnants : « Mais oui, Monsieur le supérieur, et peut-être la moitié de la ville avec... » Les bras en tombèrent au supérieur et il ne put que lui dire : « Allez-vous-en ! et ne recommencez plus ! »

tibi omnipotens Deus, soror : quid est quod fecisti ? » Et elle, sans s'émouvoir aucunement, de répondre : « *Ecce rogavi te, et audire me noluisti : rogavi Deum meum et audivit me. Modo ergo si potes, egredere ; et, me dimissa, ad monasterium recede.* » La nuit se passa encore en conversations pieuses et en prières en commun, et trois jours après, saint Benoît ravi en extase vit l'âme de sa sœur, en témoignage de sa pureté, sortir de son corps sous la forme d'une blanche colombe, et pénétrer dans le ciel.

V. Tempérament mélancolique ou atrabilaire. Il provient, dit-on, de la prédominance d'une bile un peu épaisse ou visqueuse, qu'on appelait autrefois *bile noire,* d'où le nom d'*atrabilaire ;* mais nous croyons bien que la bile noire n'a jamais existé que dans l'imagination des anciens. Les signes extérieurs les plus ordinaires de ce tempérament sont les mouvements énergiques et lents tout à la fois, et en même temps circonspects ; une attitude triste, austère, inquiète ; un air abattu ou découragé, des yeux brillants ou pleins de larmes. Les signes moraux : une imagination assez vive, mais voyant tout en noir, portée à la rêverie, mais à des rêveries attristantes ; l'amour des lectures romanesques, tristes, effrayantes, dramatiques ; le dégoût du monde, l'amour de la solitude et du recueillement ; et d'un autre côté une certaine tendance à la critique, à la médisance, au mécontentement, à la dispute, et aussi aux scrupules.

Les caractères qui cadrent le mieux avec ce tempérament sont précisément les caractères inquiets, circonspects, réfléchis, jaloux, vindicatifs, méfiants, méditatifs, austères. — Le mauvais côté c'est l'ennui, la haine auquel il peut donner lieu, le découragement capable de porter au suicide par dégoût de la vie. On peut dire que c'est un tempérament malheureux, dont la passion dominante est la plupart du temps l'orgueil nuancé de jalousie et de susceptibilité. — Cependant il a aussi son bon côté et son attrait vers le bien : l'amour de la solitude et de la méditation, la crainte de Dieu, l'amour de la mortification et l'éloignement des plaisirs du monde ; et assurément ce genre de tempérament a fait beaucoup de saints.

Combien en effet, par dégoût du monde ou par crainte du péché et de la damnation, se sont donnés pleinement à Dieu, et dans les IVe et Ve siècles de l'Eglise surtout, ont peuplé les déserts d'anachorètes se livrant à des austérités capables d'effrayer les natures les plus intrépides, et se demandant encore avec effroi au moment de la mort, ainsi que le rapporte saint Jean Climaque, s'ils ont assez fait pénitence pour calmer le courroux du Seigneur et expier tous leurs péchés ! — N'est-ce pas ce dégoût du monde, joint à la crainte du péché et à l'amour de la solitude, qui a fait partir, le jour même de ses noces, saint Alexis pour le désert où il passa dix-sept ans dans des austérités capables de le rendre méconnaissable même à ses parents et lui fit puiser dans l'amour de Dieu assez de force et d'énergie pour vivre ensuite dix-sept ans dans la maison de son père et de sa mère sans se faire connaître à eux, logé sous un escalier comme un pauvre, rebuté de tous et supportant avec la plus angélique patience les grossièretés et les mauvais traitements des domestiques de ses parents ? — N'est-ce pas la méditation devant le cercueil ouvert d'un noble de ses proches qui a fait saint Sylvestre abbé et fondateur de l'Institut des Sylvestrins ? « C'était un homme d'une grande beauté et d'un bel avenir, se dit-il, et maintenant !... Je suis aujourd'hui ce qu'il était hier, et ce qu'il est aujourd'hui je le serai demain. » Et ces paroles de l'Evangile lui revinrent à l'esprit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, prenne sa croix tous les jours et me suive. » Et il se retira dans la solitude où il mena pendant longtemps une vie des plus austères, dans la méditation et la contemplation des vérités éternelles et de l'amour de Dieu. — N'est-ce pas la vue de la figure horriblement changée après sa mort de l'impératrice Isabelle, la plus belle personne de son temps pendant sa vie, dit l'histoire, qui acheva de dégoûter du monde saint François de Borgia, duc de Gandie et vice roi d'Espagne, et lui fit exprimer dès lors le vœu de se faire religieux, aussitôt que la chose lui deviendrait possible ? Elu général de la Compagnie de Jésus, il trouvait le moyen, malgré ses nombreuses occupations, de faire tant de nuit que de jour huit heures d'oraison pendant lesquelles il s'enflammait d'un tel amour de Dieu qu'il y trouvait des délices que les joies du monde ne lui avaient même pas fait soupçonner. L'amour de Dieu l'avait transformé.

Quand un confesseur se trouve en face d'une personne ayant ce tempérament, qu'il se persuade bien qu'il en peut faire une sainte. Qu'il se garde bien de chercher à la rattacher au monde, mais cherche au contraire à l'attacher uniquement à Dieu, en qui seule elle pourra trouver le repos ; mais aussi qu'il la mette bien en garde contre une trop grande tristesse et contre le découragement, et si elle est scrupuleuse, qu'il exige d'elle la plus entière obéissance.

VI. Tempérament musculaire. Il est dû à la prédominance des muscles ; et c'est en même temps assez généralement la prédominance de la vie animale sur la vie de l'esprit ; c'est la matière qui semble régner en maîtresse. Il y a là grande force physique, poitrine et épaules larges, bonne santé, grand appétit ; et souvent dans tout l'extérieur quelque chose de calme, mais ce calme perdu, c'est la brute déchaînée qui brise tous les obstacles et est capable de tous les excès et de tous les crimes. Comme il ne vit en quelque sorte que pour le matériel et ne croit guère que ce qu'il voit et ce qu'il sent, ses passions dominantes sont la plupart du temps la gourmandise ou l'impureté ou, si l'on veut, la sensualité qui embrasse les deux à la fois ; la passion du vin et des liqueurs fortes, l'abrutissement même ne lui font point peur, pas plus que la grossièreté et le manque de réserve dans ses conversations et ses manières.

Tels étaient ces monstres de débauche, de gourmandise, d'impureté et de cruauté que l'on vit souvent à la tête de l'Empire Romain dans ses derniers temps, les Vitellius, les Commode, les Caracalla, les Héliogabale, etc.; tel était Luther lui-même, comme on peut le voir dans ses *Propos de table*.

Cependant il y a encore le bon côté, et quand ces sortes de natures peuvent trouver quelqu'un qui les domine, et les surnaturalise quelque peu, elles deviennent alors dociles, fortes, résistantes et capables des plus grandes choses. Aussi quand un confesseur se trouve en face d'elles, il faut qu'il s'étudie à les dominer, à leur inspirer de la foi, à les convaincre des vérités éternelles et de la réalité d'un au-delà, et à leur donner la crainte de Dieu qui les jugera. C'est peut-être le seul moyen d'arriver à les dompter; mais une fois domptées et persuadées, et lancées dans le bien, elles pourront se spiritualiser et se sanctifier singulièrement.

Citons en preuve l'exemple de saint Guillaume l'Encuirassé, duc de Guienne et comte de Poitiers, qui vivait au commencement du XII[e] siècle. C'était par la stature et la force musculaire une sorte de géant; il mangeait, disent ses historiens, à un seul repas presque autant que huit hommes robustes. Il ravit la femme de son frère à la face même de son époux, et vécut avec elle pendant trois ans sans que personne osât lui en parler, à l'exception d'un seul homme qui se vit chasser et indignement maltraiter. Il aimait la guerre et suscitait sans cesse des querelles à ses vassaux dont il prenait les terres et les biens. Seul en France avec l'évêque d'Augoulême, il prit le parti de l'antipape Anaclet contre Innocent II, chassa de ses Etats les évêques et les prêtres qui étaient pour Innocent, et pilla les biens de leurs églises. Pour le ramener à la raison le pape Innocent lui députa saint Bernard, le seul homme qu'il croyait capable de prendre quelque influence sur lui. Saint Bernard eut avec lui une conférence de sept heures dans laquelle il ne lui parla que de la brièveté de la vie, de la vanité des grandeurs humaines, des récompenses et des peines éternelles. Le duc était ébranlé, mais après il se raffermit dans le mal. Saint Bernard pria et fit prier ; puis avant d'avoir une seconde conférence avec lui, il célébra la sainte messe, et il fut ordonné au duc Guillaume qui était excommunié, d'attendre à la porte de l'église. Après la consécration, saint Bernard se sentit inspiré de Dieu et se rendit à la porte de l'église, tenant sur la patène le corps de Notre-Seigneur, et alors le présentant au duc, il lui dit d'un ton ferme : « Duc Guillaume, nous t'avons prié et tu nous as méprisés ! Voici le Fils de la Vierge, ton Seigneur et ton Maître que tu persécutes ; voici Celui qui te jugera bientôt ; tombe à ses pieds ! » Le duc tomba aussitôt à terre, rendant l'écume par la bouche, et y retombant à chaque fois que ses serviteurs le relevaient, sans pouvoir dire un seul mot, jusqu'à ce que saint Bernard le toucha du pied et lui commanda de se relever et de dire ce qu'il voulait. Il était dompté, il promit obéissance, reconnut le pape Innocent, rétablit les évêques et les prêtres chassés, leur rendit tout ce qu'il leur avait pris et donna tous ses biens aux pauvres, et se retira dans un désert où un solitaire à qui il se confia lui fit river, pour expier toutes ses impuretés, ses sacrilèges et ses meurtres, tout autour du corps une cuirasse de fer armée de pointes, qu'il porta pendant quarante ans jour et nuit ; il fit ainsi nu-pieds le pèlerinage de Rome pour aller demander l'absolution du pape, et sur l'ordre de celui-ci, le pèlerinage des lieux saints de Jérusalem.

§ II. — Tempéraments mélangés

I. Tempérament sanguin-nerveux. Ce mélange est d'autant moins rare que ces deux sortes de tempéraments ont beaucoup de points communs, par exemple, la susceptibilité, l'impressionnabilité, la sensualité, quoiqu'elles ne soient pas tout à fait du même genre. Mais alors l'impressionnabilité devient plus profonde et plus vivace, et en même temps plus capricieuse ; la susceptibilité porte davantage à la jalousie, à l'antipathie, et suscite plus facilement des murmures, des querelles ou des disputes ; la sensualité pousse à contracter des amitiés particulières et tend davantage à la volupté même mauvaise. Mais reste toujours l'inconstance, la frivolité, l'amour du changement, la facilité du découragement. Voilà les mauvais côtés avec les mêmes passions dominantes, plus ou moins accentuées ou nuancées : vanité, amour-propre, amour humain, susceptibilité, jalousie. Les caractères ardents, sensibles, irascibles, présomptueux, vifs, dévoués, aimables, viennent assez ordinairement de ce tempérament.

Le bon côté se trouve aussi accentué et fortifié ; ainsi la tendance à la piété et à l'amour de Dieu est encore plus vive et pénètre davantage le cœur, mais c'est presque toujours une piété sensible et à émotions, qu'on se sent naturellement porté à rechercher ; et quand on veut combattre les mauvaises impressions et les mauvais penchants, on est plus fort aussi parce qu'on puise sa force tout à la fois dans le sang et dans les nerfs. Il en est de même du courage, de la générosité, du dévouement et du zèle.

Un des saints qui nous semble avoir eu au plus haut degré les traits de ce tempérament, c'est bien l'apôtre saint Pierre. Vif, ardent, aimant, démonstratif, il est toujours le premier à prendre la parole et à reconnaître la divinité de son Maître : *Tu es Christus, filius Dei.* Il l'aime tant qu'il ne voudrait pas le voir souffrir : *Absit hoc a te, Domine ;* il ne supporte pas de le voir à ses pieds s'humilier et vouloir les lui laver : *Non lavabis mihi pedes in æternum.* Mais il n'agit que sous l'impression, et quand Notre-Seigneur le menace de le priver d'avoir part avec lui, il change bien vite d'idée, et va même plus loin qu'il ne lui est demandé !

Domine, non tantum pedes, sed et manus et caput. C'est la même chose pour l'action : sur sa demande et la parole de Notre-Seigneur, il se jette à la mer, marche avec intrépidité sur les flots courroucés, puis il a peur et commence à enfoncer et crie : « Seigneur, je suis perdu ! » Toujours même mobilité d'impressions. Avec cela, comme il est présomptueux ! Quand Notre-Seigneur dit à ses apôtres que tous seront scandalisés à son sujet et l'abandonneront, Pierre répond bien vite : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego;* et quand son Maître lui affirme que cette nuit même il le reniera trois fois, il ne cède pas : *At ille amplius loquebatur : Et si oportuerit me simul commori tibi, non te negabo.* Il avait trop compté sur lui, sur lui seul, et comme il change encore vite, et comme il est faible et lâche ! Mais après, comme il pleure sa faute ! *Cœpit flere.* Il commence pour ne finir qu'à sa mort ! Alors il est persistant, parce qu'il est enfin devenu humble : l'humilité, c'est le vrai remède pour corriger les défauts de ce tempérament.

Saint Pierre Chrysologue devait aussi avoir ce tempérament, lui si ardent dans ses discours que quelquefois la voix lui manquait et tous pleuraient, et il remerciait Dieu de ce que son manque de parole ait tourné à sa gloire, et comme il était hardi pour reprendre ! On peut remarquer aussi la même hardiesse dans saint Hilaire quand il parle ou écrit à l'empereur Constance.

Les confesseurs doivent donc se bien persuader qu'il leur faut surtout s'appliquer à rendre humbles, confiants en Dieu et persévérants dans leurs bonnes résolutions, sans se décourager jamais, même lorsqu'ils ne sentiront rien, ceux qui ont le tempérament sanguin-nerveux. Il faut leur apprendre aussi que la vraie piété et la vraie ferveur sont dans la volonté et non dans les émotions ou la sensibilité.

II. Tempérament sanguin-bilieux. Il y a là un assez heureux mélange, car le bilieux donne à ce qu'il y a de vif, de tendre, d'imaginatif, de zélé dans le sanguin, quelque chose de plus fort et de plus durable et rend la chasteté plus facile ; et le sanguin ôte au bilieux ce qu'il peut avoir de dissimulé et d'inflexible ou d'entêté. Mais reste encore à combattre l'orgueil et l'ambition qui proviennent alors de deux côtés, ainsi que la colère, moins emportée que dans le sanguin, mais plus durable, et aussi la vanité et la susceptibilité, que le côté bilieux n'enlève pas, mais à qui au contraire il peut donner un peu plus de profondeur et de résistance. Ce sont là les passions dominantes de ce tempérament, chez qui l'on trouve assez généralement beaucoup de bonté et d'amabilité, de la hardiesse d'esprit, un coup d'œil assez pénétrant, des réparties vives et assez profondes, de la réflexion et du recueillement qui rendent la méditation assez facile et accompagnée d'élans d'amour. C'est là le bon côté, et de là viennent les caractères vifs et ardents, mais mesurés dans leur ardeur, actifs, entreprenants, mais aussi orgueilleux et ambitieux. Cependant quand ils se donnent à la piété, pour laquelle leur cœur a de l'attrait, ils arrivent assez facilement à se corriger de leurs défauts, et alors ils ont tout ce qu'il faut pour faire beaucoup de bien.

Nous pourrions citer, croyons-nous, comme type de ce tempérament l'apôtre saint Jean, chez qui il y avait bien une ambition et une ardeur qu'il fallait tempérer : c'est lui qui avec son frère voulait empêcher quelqu'un de chasser les démons au nom de Notre-Seigneur, et demandait à Jésus de faire tomber la foudre sur une ville de Samarie qui ne les avait pas reçus. Aussi Notre-Seigneur les avait-il surnommés « *Boanergès*, enfants du tonnerre. » C'est lui qui, toujours avec son frère, demandait et faisait demander par sa mère les premières places dans le royaume. Mais quel amour tendre et dévoué pour Jésus, dont il fut le disciple bien-aimé, et sur le cœur de qui il reposa pendant la Cène ! Quel amour courageux qui le fit suivre Notre-Seigneur jusqu'au pied de la croix, où il mérita à cause de ce courage et de cet amour, et aussi en raison de son amour pour la chasteté et la virginité, de recevoir pour mère la Sainte Vierge qu'il garda toujours avec lui pour reverser sur la mère l'affection qu'il donnait au fils ! Il avait corrigé alors tous ses défauts, et quelle amabilité il lui restait, quel zèle et quelle profondeur de génie et de coup d'œil ! — Son frère saint Jacques devait bien avoir le même tempérament et le même caractère.

Nous pourrions citer à leur suite saint Augustin, qui fut si semblable à saint Jean et par la tendresse du cœur, et par l'élan de l'amour, et par la profondeur du génie, et par le zèle et la piété. Il est vrai que dans sa jeunesse il se laissa entraîner par son cœur à bien des écarts, comme cela est facile avec ce tempérament-là, mais il sut se racheter à force de luttes et de combats. — Puis saint François de Sales, ce grand modèle d'amabilité et de douceur, douceur non pas molle, mais acquise par dix-huit années de combats incessants et, comme il le dit lui-même, à la sueur de son front. Comme il est tout à la fois bon, aimable, intrépide et zélé dans ses missions où il arrive à ramener à l'Eglise catholique jusqu'à 70,000 hérétiques ! — Parmi les femmes, sainte Thérèse qu'on a appelée « la Séraphique » à cause de ses élans d'amour et qu'on pourrait ranger parmi les Docteurs de l'Eglise, car nul ne l'a égalée pour sa science divine et la direction qu'elle donna à la théologie mystique, contemplative et extatique. Elle aussi a eu ses combats et ses luttes contre elle-même et contre les puissances de la terre, et c'est par son cœur livré tout à Dieu qu'elle a su triompher des obstacles.

Quand un confesseur rencontre un de ces tempéraments, il faut d'abord qu'il combatte l'orgueil, l'ambition, la susceptibilité, la trop grande vivacité, qu'il ne lui passe rien, et qu'il le prenne par le cœur, mais en prenant bien garde de l'amollir, en l'élevant au contraire jusqu'à l'amour de Dieu

le plus généreux ; puis, qu'il lui inspire un grand dévouement et le lance dans les œuvres : il y a beaucoup de ressources dans ces personnes-là et elles peuvent être d'un grand secours aux prêtres.

III. Tempérament nerveux-bilieux. Ce mélange est un peu moins heureux que le précédent, et il peut être cause de beaucoup de mal comme de beaucoup de bien : beaucoup de mal s'il est laissé à lui-même, beaucoup de bien s'il est travaillé par la volonté aidée de la grâce de Dieu. Il y a dans ce tempérament quelque chose de singulièrement fort, énergique et résistant, mais aussi de saccadé et procédant par boutades, et il recourra facilement à la violence et à la ruse ou dissimulation pour briser les obstacles ; ses colères pourront être telles qu'elles feront trembler ; il est très accessible à l'antipathie et même à la haine ; naturellement il est fier, suffisant et orgueilleux et ne cède que difficilement. Ce sont là les mauvais côtés, qui montrent que les passions dominantes auxquelles il donne lieu peuvent être l'orgueil nuancé d'une singulière susceptibilité, l'obstination, la colère, la suffisance ou l'indépendance et quelquefois la jalousie.

Le bon côté et l'attrait donné par Dieu, c'est une activité où il peut y avoir quelque chose de fiévreux, et qui cherche des émotions pour se doubler, se soutenir et faire de grandes choses ; c'est l'amour du bien, le zèle ; et il s'allie très bien avec la profondeur du génie.

Nous serions porté à croire que tel devait être le caractère de l'apôtre saint Thomas. Nous le voyons en effet, après la Résurrection, s'obstiner dans sa suffisance et ses premières idées, se croyant plus sage que tous les autres apôtres et les saintes femmes, même sans doute la Sainte Vierge. Mais quand Notre-Seigneur a daigné s'incliner jusqu'à lui, combien il lui témoigne de foi et d'amour ! et après il ne défaille plus. Comme pour réparer sa faute, il s'en va plus loin que tous les autres, dans les Indes et, dit-on, jusque dans la Chine, porter les témoignages de sa foi et de son amour. — Tel devait être aussi le tempérament de Tertullien, qu'on a tant appelé « le fougueux Africain. » Quel génie extraordinaire dans cet homme, dont chaque mot renferme toute une idée ! Il n'a été donné à aucun autre d'avoir des expressions aussi fortes et aussi énergiques ; mais il y a souvent plus ou moins d'exagération dans son entrain irrésistible, et lui-même cédant à son orgueil et à son ambition déçue se laisse entraîner dans l'hérésie, dans laquelle il s'obstine, croit-on, jusqu'à la fin, et alors il n'a plus le même génie qu'avait soutenu et amplifié l'ardeur de la foi chrétienne. — On pourrait voir aussi le même tempérament et les mêmes élans dans son compatriote et admirateur, saint Cyprien, mais avec quelque chose de plus mesuré et de plus humble : aussi celui-ci fut-il fidèle jusqu'à la fin et couronna-t-il sa foi par le martyre.

Lorsqu'un confesseur ou directeur rencontre un de ces caractères emportés, fiers, suffisants, orgueilleux et nerveux, qu'il s'étudie d'abord à le fortifier dans la foi et à lui donner des élans d'amour divin, puis à le soumettre par la défiance de lui-même et par l'humilité, tout en l'entretenant dans le désir de faire beaucoup pour Dieu à force de générosité, de zèle et d'amour.

IV. Tempérament sanguin-nerveux-bilieux. C'est là, nous semble-t-il, le tempérament le plus heureux, et c'est, croyons nous, celui qui a fourni le plus de grands saints. Sans doute, il a à combattre toutes les passions qui viennent du tempérament sanguin et nerveux, mais le bilieux donne la force de combattre et de vaincre, et les défauts du bilieux sont tempérés par les qualités du sanguin et du nerveux. Si au contraire on ne veut pas combattre, mais se laisser aller simplement aux penchants de la nature, certains penchants vicieux se fortifiant ainsi de trois côtés à la fois peuvent mener loin dans la carrière du vice et même causer bien du mal à la société ; car, comme avec ce tempérament il n'est point rare qu'il y ait tout à la fois du génie, de l'ambition, du courage, de l'audace, du sang-froid, de la décision et de l'obstination, il est bien des hommes à qui on a décerné le nom de grands et qui ont été de grands ravageurs de provinces. Mais si l'on se prend surtout d'amour de Dieu, on revient assez facilement sur ses fautes et on se fait même gloire de les réparer et, comme on est porté à aimer les grandes choses, on se prend aussi assez facilement d'amour passionné pour la chasteté, la prière, l'oraison, la communion et pour les grandes conquêtes du zèle ; on est assez facilement aimable, généreux et dévoué, comme aussi on peut se prendre de haine, ou d'amour humain, et se laisser aller à l'impureté, mais de manière à ne pas se dégrader aux yeux du monde.

Les caractères qui cadrent le mieux avec ce genre de tempérament sont les caractères orgueilleux, ambitieux, généreux et magnanimes, hardis sans être téméraires, zélés, dévoués et ayant grande envie se se distinguer, d'attirer l'attention, de faire parler d'eux ; d'où il est facile de voir quelles en sont ordinairement les passions dominantes. Et l'attrait auquel ils se laissent le plus facilement prendre ou par lequel ils se laissent emporter, c'est l'amour des grandes choses ou de ce qu'ils regardent comme grand, et aussi l'envie de se faire aimer, d'attirer à soi et de dominer, pour gagner les âmes à Dieu si l'on a l'amour de Dieu, ou autrement pour les garder pour soi. Ce qui leur coûte le plus, c'est l'humilité et l'obéissance continuées ; mais ce sacrifice obtenu, les progrès dans la sainteté sont rapides et assurés.

Parmi les saints qui nous semblent avoir eu ce tempérament, nous pouvons citer d'abord saint Paul, si ardent dans la persécution des chrétiens, si loyal pour reconnaître ses fautes et les réparer ; il se donne alors tout entier, confesse et reconnaît sans cesse ses fautes. S'étant fait humble, les plus grands sacrifices ne lui coûtent presque plus ; il est aussi ardent et même bien plus ardent prédicateur qu'il n'avait été persécuteur : c'est le monde

entier qu'il voudrait gagner à Jésus-Christ pour qui il sait souffrir des tourments plus grands que ceux de tous les autres apôtres, sans jamais fléchir. Souvent dans sa parole et sa conduite on sent aussi les élans saccadés du nerveux ; mais aussi quel cœur ! comme il aime et comme il est aimé ! Quand Paul eut dit, avec ces accents affectueux qui lui étaient propres, aux habitants de Milet et d'Ephèse qu'ils ne le reverraient plus, saint Luc ajoute : *Magnus autem fletus factus est omnium et procumbentes super collum Pauli, osculabantur eum, dolentes maxime in verbo quod dixerat quoniam amplius faciem ejus non essent visuri, et deducebant eum ad navem.* Quels accents d'amitié ferme et touchante dans ses Epîtres aux Corinthiens ! Quelle mâle éloquence et quelle profondeur de génie dans son Epître aux Romains ! Quels raisonnements serrés et inéluctables dans celle aux Hébreux ! Et aussi quelle persévérance malgré tous les obstacles, et quelle finesse pour déjouer ses ennemis !

A côté de saint Paul on peut bien citer aussi saint Jean Chrysostome, son admirateur et son imitateur le plus parfait, et dont l'éloquence unie à la clarté de la diction n'a été surpassée par personne, si ardent dans la prédication, si persévérant dans la tribulation, si aimant et si aimé que quand il est envoyé en exil, le peuple de Constantinople s'écrie : « Qu'on nous enlève le soleil, mais qu'on nous laisse Bouche d'or ! »

Ce genre de tempérament n'est pas rare, surtout chez les personnes de condition moyenne. Il faut d'abord le former à l'humilité et à la soumission, puis lui donner un idéal de perfection et, sans le brusquer jamais, ne lui rien passer ; et si l'on sait lui inspirer la flamme du zèle, on pourra s'en servir comme d'un très utile auxiliaire.

V. Tempérament bilieux-lymphatique. Ces deux tempéraments s'unissent assez souvent et le mélange est heureux, parce que le lymphatique tempère singulièrement ce qu'il pourrait y avoir de trop orgueilleux, trop ambitieux, trop haineux, trop indépendant, trop obstiné dans le bilieux ; et le bilieux donne un peu de vie, de force et de consistance à ce qu'il y a de trop lent, trop mou, trop mort dans le lymphatique. Avec ce tempérament on peut encore, quoique la pratique de la chasteté n'y rencontre pas de grands obstacles, se laisser entraîner assez facilement à l'amour du plaisir et de la volupté, et même y persévérer ; mais aussi on peut avoir après la force d'en sortir et de pratiquer de grandes vertus. Ce qu'on y remarque assez généralement, c'est un sang-froid imperturbable, du recueillement, de la réflexion ; par là-même l'amour de la prière et de la communion s'y trouve facilement. Il y a de l'amitié, de l'attachement, de l'amabilité sans qu'il y ait précisément un grand entrain, pas énormément de zèle et d'initiative, mais assez de stabilité et de calme, et quelquefois de la générosité et du courage, mais alors un courage réfléchi et que rien n'est plus capable d'arrêter.

Les caractères qui cadrent le mieux avec ce tempérament sont les caractères sensuels du côté du cœur, pleureurs, doux, patients et aimables. Les passions dominantes sont le plus souvent la sensualité du cœur, la susceptibilité, l'égoïsme ; et l'attrait divin auquel ils se laissent le plus facilement aller, c'est l'amour de Dieu qu'ils sont capables de goûter, une douceur forte et patiente, l'amour de la vie cachée.

Nous croyons ne pas pouvoir citer un type plus parfait de ce genre de caractère que sainte Marie-Madeleine. Pendant sa jeunesse elle se laisse sans doute aller aux entraînements de l'amour et de la volupté, mais non pas certes jusqu'à l'amour vénal : la noblesse de son caractère et de sa famille, et les relations avec les personnes les plus vertueuses qu'elle avait toujours conservées ne le permettaient pas ; assez cependant pour être bien coupable devant Dieu et comme possédée de sept démons. Mais quand elle eut connu les charmes d'un amour divin et surnaturel, comme elle s'y laisse aller, comme elle s'y donne tout entière, comme elle pleure et répare généreusement ses errements passés, comme elle aime plus que les autres ! Elle accompagne son Maître jusque sur le Calvaire et est la première à aller au tombeau le dimanche matin, la première aussi, après l'auguste Marie, à qui Jésus daigne apparaître et se montrer. Et quand elle fut arrivée en Provence, elle dit adieu à son frère et à sa sœur, et seule désormais en un pays complètement inconnu, elle s'enfonça dans les montagnes jusqu'au lieu appelé depuis la Sainte Baume, à la recherche de la meilleure part. Elle y vécut environ trente ans en contemplation continuelle, la nuit comme le jour, souvent ravie en extase auprès des anges, qui, dit-on, la transportaient tous les matins à l'église pour y recevoir la sainte communion, qui était en effet sa vie et son soutien [1].

Quand un directeur se trouve en présence d'une de ces âmes, il doit d'abord lui montrer la vanité et la bassesse des choses du monde, et même des amitiés purement humaines si on s'arrête là, et les abîmes où elles peuvent mener ; puis chercher à lui faire voir la beauté de l'amour de Dieu, de la chasteté et des vertus qui en découlent, chercher à l'y attacher fortement et à les lui faire aimer même avec quelque passion. Il arrivera facilement ensuite à la corriger de ses principaux défauts, et à lui faire pratiquer même des vertus héroïques.

VI. Tempérament bilieux-mélancolique. Ces deux tempéraments peuvent aussi très bien s'allier et alors donner lieu à des humeurs noires plus persistantes, à des accès de jalousies, à des découragements allant jusqu'au suicide, à des tristesses se peignant sur tout l'extérieur, à des inquiétudes de conscience, à des scrupules persistants et dans lesquels on s'entête, à la dissimulation et même à

[1] Nous rangerions aussi dans ces tempéraments sainte Marie d'Egypte, saint Stanislas Kostka, saint Jean Berchmans, saint Vincent de Paul.

l'hypocrisie, et aussi à l'hystérie, à un égoïsme sensuel qui voudrait que les autres fussent toujours occupés de vous ; et quand on ne réussit pas, on tourne facilement à la misanthropie, le coup d'œil est moins perspicace et on tombe facilement dans le faux, d'où il est assez difficile de sortir. Voilà les mauvais côtés ; voici maintenant les bons. Ces tempéraments sont un peu lents, il est vrai, mais circonspects, et avec quelques efforts peuvent arriver à se dominer et à être parfaitement chastes. Le dégoût du monde les porte volontiers à l'amour du recueillement, de la prière et de la solitude ; on trouve aussi facilement chez eux l'amour de la mortification, allant même jusqu'à des austérités quelquefois effrayantes pour la nature. Les passions dominantes qu'on y rencontre le plus souvent sont la jalousie, l'égoïsme, la recherche de soi-même, le découragement, la dissimulation, l'hypocondrie. L'attrait par lequel on les peut combattre, c'est la crainte de Dieu et de ses jugements, l'horreur du péché, l'esprit de sacrifice, l'amour de la prière.

Les caractères qui s'y adaptent le plus facilement ou le plus ordinairement sont les caractères sombres, misanthropes, jaloux, dissimulés, hypocrites, avares, cruels, vindicatifs, défiants, boudeurs, originaux, agités, exaltés, austères, méditatifs, courageux, circonspects, résistants.

Parmi ceux qui se sont laissés emporter par le mauvais côté de ce tempérament, nous pouvons bien citer en premier lieu Judas, caractère dissimulé, jaloux et avare, que la bonté de Notre-Seigneur ne put jamais vaincre et qui finit par le suicide ; et probablement Caïphe et beaucoup des Scribes et Pharisiens ennemis de Jésus-Christ, Hérode et bien d'autres. — Parmi ceux qui se dominèrent eux-mêmes et firent dominer en eux seulement le bon côté de ce tempérament : saint Louis de Gonzague, qui sut faire sur lui-même (car il n'avait pas le caractère facile) des efforts si énergiques qu'il passait une heure et plus en méditation sans aucune distraction et avait fini par avoir l'esprit tellement absorbé en Dieu qu'il ne pouvait plus s'en détacher ; — saint Grégoire de Nazianze, esprit plus méditatif que son ami saint Basile, mais moins fait pour le gouvernement d'un diocèse : aussi donna-t-il sa démission de patriarche de Constantinople pour apaiser des discordes et reprendre ses chères études et ses méditations ; — saint Pierre Célestin qui donna sa démission du souverain pontificat pour en éviter les embarras et retourner dans la chère solitude de son monastère.—Un bon nombre d'ascètes et de solitaires, tant hommes que femmes, devaient aussi avoir ce genre de tempérament ou celui dont nous allons parler tout à l'heure.

Un directeur d'âmes doit d'abord soutenir les personnes en qui il reconnaît ce genre de tempérament, les mettre bien en garde contre le découragement et la tristesse, leur apprendre la soumission et l'obéissance entière si elles sont scrupuleuses, les exciter à se défier d'elles-mêmes et à mettre leur confiance en Dieu, leur apprendre à ne point juger ni condamner les autres, mais à se montrer charitables et aimables envers tous, puis surtout à aimer Dieu, et à puiser dans la méditation un plus grand amour encore de Jésus qui fasse qu'elles se recherchent moins elles-mêmes et ne tiennent point à ce qu'on s'occupe tant d'elles.

VII. Tempérament lymphatique-mélancolique. Quand ces deux tempéraments se trouvent unis ensemble et c'est assez souvent, il peut y avoir encore de la tristesse, des ennuis, du découragement, des idées noires, des scrupules ; mais à cause du lymphatique, tout cela est moins fort et moins persistant : le découragement ne va jamais jusqu'au suicide, les scrupules donnent moins d'inquiétudes, et on se soumet plus facilement à l'obéissance. Mais d'un autre côté il y a plus de lenteur, plus de paresse ; le sommeil est généralement facile et prolongé ; l'imagination est un peu engourdie, néanmoins elle s'éveille parfois et voit alors les choses en noir ; les passions n'étant pas vives, la chasteté est assez facile, la douceur également, ainsi que la patience. Mais si on se laisse entraîner au mal il n'y a pas beaucoup de force pour réagir, et alors on se trouve malheureux, et on se plaint beaucoup. S'il survient un événement qui réveille, on est capable alors de faire de grandes choses pour Dieu et d'austères pénitences. Si l'on a toujours su se maintenir dans le bien, on peut avoir le goût de la mortification, de la solitude, et certains événements contraires à la volonté et qu'on ne prévoyait pas, peuvent vous faire prendre un genre de vie que personne ne comprend : si l'on ne se tourne pas vers lui, ou bien on vivra dans une sorte de mauvaise humeur continuelle, ou bien dans la haine du monde et l'on se trouvera et l'on se dira malheureux, et l'on voudrait se venger, mais sans aller bien loin dans ses vengeances.

Les caractères qui cadrent le mieux avec ce genre de tempérament sont les caractères mous et originaux, rêveurs et incompris, moroses, susceptibles, sentimentaux, aimant qu'on s'occupe d'eux, mais aussi aimant la solitude, la prière et capables de se donner à Dieu et à l'oraison. L'attrait auquel ils peuvent être très sensibles c'est l'amitié, la piété, et même l'humilité par défiance de soi-même.

Nous pouvons citer parmi ceux qui devaient avoir ce tempérament saint Benoît-Joseph Labre, qui dès son enfance se trouvait porté à la mortification et à l'amour de la prière et de la solitude ; — peut être aussi le vénérable Curé d'Ars, dont la vie fut si pieuse, si humble, si saintement originale, qui voulait toujours se retirer loin du monde et qui, forcé d'y rester, fit, sans grands moyens et sans éloquence, plus de conversions que n'en ont jamais fait les plus grands prédicateurs ; — sainte Marguerite de Cortone, si célèbre par sa beauté : aimée et recherchée par un jeune gentilhomme, elle se laissa séduire et vécut neuf ans avec lui, mais toujours poursuivie par le remords, voulant

rompre et ne le pouvant pas. Elle trouva un jour son cadavre déjà à moitié rongé par les vers sous un tas de branchages : c'est alors qu'elle revint entièrement à Dieu, et pour expier ses fautes elle passa tout le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence la plus affreuse, les larmes, la solitude et une prière continuelle. — Un bon nombre des anciens solitaires et anciennes recluses devaient avoir aussi ce tempérament.

Les directeurs d'âmes doivent surtout montrer aux personnes de cette nature la vanité et le danger des voluptés et des amitiés mondaines, s'ils les voyaient tentées de s'y laisser séduire ; exciter leurs remords si elles sont tombées, mais les mettre en garde contre le découragement ; si elles sont restées fidèles, chercher à les pousser à l'amour de Dieu, en les prenant plutôt par le désir du ciel que par la crainte de l'enfer, et ne pas les laisser se conduire elles-mêmes, de peur qu'elles ne soient trop imprudentes.

VIII. Tempérament musculaire-lymphatique. Ces deux tempéraments s'unissent aussi assez facilement, et alors le lymphatique préserve le musculaire des excès d'intempérance, d'impureté et de cruauté. Cependant, surexcité par les muscles, on pourrait encore quelquefois entrer en des fureurs aveugles, mais pas pour longtemps. C'est un tempérament assez généralement paresseux, lent, aimant le bienheureux *far-niente*, un peu obtus, mais doux, docile, faible au moral, se laissant aller au respect humain et quelquefois, par peur, entraîner dans des excès qu'il regrette après. Mais il y aura toujours là peu d'initiative et peu d'ardeur ; cependant s'il sait par la volonté prendre le dessus, il pourra encore être amené à une certaine perfection.

Les caractères qui en découlent sont les caractères timides, faibles, insouciants, mous, lents, dociles, sensuels. Le mauvais côté c'est précisément la timidité et la faiblesse, qui rend trop accessible au respect humain et fait faire des choses absolument contraires à ses convictions ; c'est aussi la sensualité qui attache trop à la terre, et rend presque insensible aux choses célestes. Le bon côté c'est la douceur, la docilité, la bonté, et la facilité de la pratique de l'humilité.

Comme type de ce genre, nous pouvons bien citer en premier lieu Pilate, dont tout le monde connaît l'histoire ; — saint Nicodème, qui, quoique docteur en Israël, n'était pas non plus très perspicace, comme le témoigne l'entretien qu'il eut avec Notre-Seigneur au sujet du baptême ; puis, par crainte des Juifs, c'était de nuit qu'il allait trouver Notre-Seigneur dont il était disciple seulement en secret. — Il en était de même de saint Joseph d'Arimathie, à qui on peut attribuer également ce tempérament et le même genre de caractère ; mais tous les deux, quand ils virent l'iniquité sur le point de se consommer, ou déjà consommée, s'éveillèrent de leur inertie, et après la mort de Jésus se montrèrent très courageux pour aller trouver Pilate, ensevelir le Sauveur, et se déclarer ouvertement disciples de Jésus après sa Résurrection. — On pourrait citer aussi un certain nombre de martyrs, qui tremblaient d'abord à la seule pensée des tourments ou qui même apostasièrent, et après, encouragés par l'exemple de plus intrépides, cessèrent de craindre ou réparèrent leur apostasie et se montrèrent, avec la grâce de Dieu, très courageux.

Les confesseurs qui ont affaire à des personnes ayant ce tempérament doivent chercher d'abord à les mettre au-dessus du respect humain en leur rappelant ces paroles du Maître : « *Nolite timere eos qui occidunt corpus, et postea non habent quid amplius faciant; sed timete eum qui potest corpus et animam perdere in gehennam, ita dico vobis hunc timete* » ; puis chercher à les dominer, puisqu'elles sont facilement dociles, à les élever au-dessus des choses de la terre, à les attacher à Dieu et aux choses célestes, à leur faire aimer et pratiquer l'humilité et la confiance en Dieu et par elle les empêcher de se décourager et les relever quand elles sont tombées, leur inspirant même un nouveau courage pour réparer leurs fautes.

Conclusion

Nous ne prétendons point avoir traité tous les mélanges de tempéraments qui peuvent se rencontrer, mais seulement les plus ordinaires. Ainsi, nous n'avons point parlé du sanguin-lymphatique ou mélancolique, ni du nerveux-lymphatique ou mélancolique, parce que ces tempéraments semblent en quelque sorte s'exclure ; ni, pour la même raison, du musculaire-sanguin, nerveux, bilieux ou mélancolique. Nous avouerons cependant que quelquefois, par exemple le sanguin, ainsi que le nerveux, peut admettre quelque chose du lymphatique, du mélancolique ou du musculaire, et en être quelque peu changé, mais assez rarement et alors ne l'être pas essentiellement, à moins qu'au contraire ce soient ceux-ci qui dominent et aient alors toute leur physionomie essentielle. — Nous n'avons indiqué qu'un seul mélange de trois tempéraments à la fois, parce que c'est celui qui se trouve le plus souvent et qui est le plus important. Il pourrait certainement y en avoir d'autres, quoique moins fréquemment, parce que les autres se prêtent moins à s'unir ensemble, et les nuances aussi en seraient moins accentuées.

Nous avons surtout tenu à faire voir les dangers de chaque tempérament et aussi à montrer, quoique nous ne voulions pas donner nos appréciations des personnes comme infaillibles, qu'avec n'importe quel tempérament, pourvu qu'on mette de la bonne volonté, on peut se sauver, puisque tous les tempéraments ont donné des saints.

Q. — Une personne se marie (en Belgique) *civilement seulement* avec un Français nommé C... Quelques jours après, la femme quitte son mari et vit publiquement en Belgique avec un autre, P... De ce chef, elle est condamnée à 3 mois de prison *pour adultère*.

Le mari, vu cette condamnation, demande et obtient le divorce devant un tribunal français.

La femme infidèle, après avoir purgé la condamnation, se remet de nouveau avec P... et n'est plus inquiétée à cause du divorce prononcé.

Il semblerait à première vue qu'il est devenu facile de régulariser la situation de ces personnes, vu que le premier mariage civil n'existe plus et qu'il n'y a pas eu de mariage religieux. Mais ici le Code civil stipule formellement que l'époux condamné pour adultère *ne pourra* JAMAIS *épouser sa complice*. Comme il est défendu de procéder au mariage religieux avant le mariage civil, ces personnes ne pourront donc jamais régulariser leur situation. Comment en sortir pour mettre cependant ces gens en bonne conscience devant Dieu ?

R. — Toute situation irrégulière n'est pas nécessairement régularisable. Cherchons à régulariser, le plus possible, c'est parfait. Mais, s'il arrive que nous nous heurtions à des impossibilités, il ne faut ni en être bien surpris, ni nous en inquiéter. Le coupable, dans certains cas donnés, pose de lui-même librement un fait à conséquences qu'il s'engage à subir en raison même de sa faute. Parmi ces conséquences, il en est de bien des sortes. Toutes sont regrettables, fâcheuses. Il arrive que quelques-unes sont particulièrement pénibles. Qu'y faire, s'il est devenu impossible d'y porter remède ? Et à qui la responsabilité finalement, sinon à la cause qui les a provoquées ?

Remarquons toutefois que tous les crimes possibles n'aboutissent jamais nécessairement à l'éternelle damnation finale. Quelles que soient leurs répercussions, désagréables infiniment, sur les choses de la vie terrestre, ils restent toujours susceptibles de repentir et de rémission, soit en dehors des sacrements, grâce à la contrition parfaite, soit avec le concours de l'absolution sacramentelle, donnée au moins secrètement, faute de mieux, aux pécheurs suffisamment disposés à la recevoir à l'heure dernière. Théologiquement donc, la question du salut ne se pose pas comme insoluble, en aucun cas.

Quant aux remèdes temporels, il y en a toujours aussi, mais le malheur est que les « irréguliers » ne les trouvent pas toujours à leur goût. Comment voulez-vous mettre en règle avec la morale des gens qui s'en moquent et entendent lui préférer la loi de leur passion condamnable ?

La personne en question a commis un premier crime en vivant maritalement avec son conjoint C... sous le seul régime de la loi civile. Concubinage. La loi a pris ce mariage au sérieux, en tant que loi civile. Elle a eu raison. Elle ne défend pas le sacrement, loin de là ; elle se contente de le précéder, ou plutôt elle en fait abstraction. Elle condamne ce qui est pour elle civilement un adultère, en quoi elle a raison encore. Son action en pareil cas, et les inconvénients qui en résultent pour les intéressés, sont la pure conséquence de la première démarche en union matrimoniale civile régulière.

La loi a raison encore quand elle interdit à l'époux divorcé de contracter avec son complice d'adultère. Ce sont là des conséquences civiles justes d'un premier fait civil, conséquences qui ne se seraient pas présentées et ne constitueraient pas l'embarras « religieux » actuel, si, dès le début, ledit fait civil n'avait pas été criminellement laissé sans sa nécessaire consécration sacramentelle.

Maintenant, la femme qui continue de vivre en concubinage, pécheresse privée et publique, demande que l'on transforme son concubinage en mariage régulier. Civilement, chez vous, c'est impossible. Religieusement, c'est possible, absolument parlant. C'est elle qui a posé la contradiction ; à elle de la résoudre dans un sens ou dans l'autre, avec tous les risques éventuels de sa détermination.

Continuer de vivre en pur concubinage, la morale le lui défend. Il faut donc sortir de là. Il y a deux manières.

Tout d'abord, la séparation d'avec son complice, et, si elle était foncièrement consciente de son crime et sincèrement repentante, c'est à quoi elle procèderait sans tarder, quoi qu'il puisse ensuite arriver ; et il faut qu'elle sache bien que, si elle ne parvient pas à « régulariser » canoniquement sa situation, cette séparation lui sera imposée toujours jusqu'à l'heure de la mort, comme condition nécessaire de sa réconciliation avec l'Eglise.

L'autre manière de sortir d'embarras, c'est le mariage religieux. Absolument parlant possible, disions-nous. Mais, pratiquement, à peine réalisable. Aucun prêtre n'est tenu d'exercer la charité en pareille occurrence *cum tanto incommodo* (la prison), encore que, à l'heure de la mort, il pût peut-être héroïquement se dévouer jusque-là.

Et puis, reste l'*incommodum* civil pour le couple qui sera judiciairement poursuivi comme acceptant le mariage religieux avant et sans mariage civil préalable. Nous ignorons quelles sont en Belgique les sanctions. Après tout, s'il n'y a que de la prison à subir, et si tout est dit par là, des mariés un peu résolus pourraient peut-être tenter ce moyen de réhabilitation qui, en fait, loin de leur nuire dans l'opinion publique, serait plutôt, étant bien présenté et interprété, une bonne réparation du scandale causé par les précédents concubinages.

Reste la solution du mariage religieux secret. Elle n'est peut-être pas impratique autant qu'on se l'imagine. Voici comment nous l'entendons.

Que le mariage, donc, se fasse secrètement, sans qu'aucun document ou témoignage authentique en paraisse au dehors. Dès lors, tout est en règle, au for de la conscience et devant la loi de l'Eglise. Il n'y a plus qu'à régler la question du scandale.

D'abord, remarquons qu'on peut prendre son temps. Naturellement, les nouveaux époux réguliers continueront transitoirement à rester éloignés de la participation « publique » des sacrements : ce qui est facile et sans grand inconvénient, vu la situation créée déjà par avance, qui ne ferait que se prolonger.

Entre temps, le curé pourrait tout doucement préparer l'opinion publique à admettre un retour possible des « pécheurs publics » à de meilleurs sentiments, et, de bonne heure, glisser dans

l'oreille de quelques braves paroissiens, les plus sérieux, la nouvelle reçue par lui du mariage religieux contracté *ailleurs* secrètement. Il ajouterait, bien entendu, qu'il ne l'a pas fait lui-même (et ce serait vrai, supposons-le), que les intéressés le lui ont affirmé en lui donnant tout moyen de se renseigner, qu'il s'est renseigné à bonne source, et qu'il a acquis la pleine certitude que réellement le mariage a eu lieu, que tout est désormais en règle.

Si le curé jouit auprès de son peuple d'une autorité morale assez grande pour que son affirmation soit à ses yeux un motif suffisant de crédibilité, peu à peu la persuasion se répandra, et elle deviendra certitude commune le jour où l'on verra 1° d'un côté les mariés mener une vie religieuse toute nouvelle, 2° le curé les admettre carrément à la participation publique aux œuvres de vie chrétienne, 3° enfin les mariés confirmer eux-mêmes très nettement les dires et l'attitude du curé, en avouant très volontiers, quoique avec la réserve commandée par les menaces de la loi civile, qu'ils sont mariés religieusement, et que ce n'est pas leur faute si la loi n'accepte pas de les reconnaître civilement pour époux réguliers.

En somme, que peut-il survenir de désagréable comme conséquence de tout cela ?

La justice civile citera les époux et leur demandera s'ils sont mariés religieusement. A quoi ils répondront qu'ils n'ont pas à renseigner le juge d'instruction sur les actes du culte qu'il leur plaît de faire ou de ne pas faire dans l'ordre privé de leur vie. Devant cette réponse aucun tribunal ne peut insister. Où est le délit saisissable ? Pas de fait public constatable, pas de témoins à citer.

C'est même une question de savoir si l'aveu de mariage religieux serait une base suffisante à une action civile, en dehors de toute circonstance juridique externe susceptible d'établir le fait délictueux de l'intervention sacerdotale à but de mariage religieux devant témoins, avant mariage civil.

Après tout, la bénédiction d'un prêtre donnée sous le manteau de la cheminée à un monsieur et à une dame, ne constitue pas un délit. Après tout, le fait pour un monsieur et une dame de dire, en visite, à un prêtre, qu'ils se considèrent comme mari et femme d'après la seule loi de nature, la loi civile n'y étant pour rien, ce fait, disons-nous, eût-il pour témoin le vicaire et la domestique, ne constituerait pas le délit en question.

On interrogera le curé. Son rôle sera facile.

— Avez-vous procédé au mariage religieux de X... avec Y...?

— Moi ? Non ! Pas le moins du monde. D'ailleurs vous pouvez le leur demander.

— Les croyez-vous mariés religieusement ?

— Ils le prétendent. C'est bien possible. Je les crois volontiers...

— Mais vous devez avoir des preuves autres que leur affirmation ?

— Des confrères m'ont parlé dans le même sens. Je les en crois volontiers aussi.

— Quels confrères ?

— Pardon ! Affaires professionnelles et conversations privées, M. le juge.

— Vous admettez ces gens-là aux sacrements. Donc vous les tenez pour mariés régulièrement au point de vue religieux.

— Evidemment !

— Mais, en pareille matière, l'Eglise n'admet pas la foi au mariage sans témoins, sans documents et preuves juridiques de for externe.

— Voulez-vous dire que, comme prêtre, j'ai manqué à mes devoirs canoniques ??

— Je demande simplement si vous les avez remplis comme la loi ecclésiastique l'exige.

— Interrogatoire d'évêque, alors ? Examen de conscience canonique ? Nous quittons le terrain civil, M. le juge...

— Je voulais une simple précision de fait, nullement une enquête d'ordre religieux.

— Tenez, pour vous faire plaisir, j'aime mieux vous avouer que je crois bien avoir été un peu large dans ma confiance... Tout le monde croit ces gens-là bien mariés... Et moi aussi... Je suis bon, conciliant, croyant, par tempérament. Mais ne le dites pas à mon évêque. Vous m'exposeriez à être grondé.

Que voulez-vous que le civil demande ou fasse de plus ? Il reviendra bredouille de son enquête ; poursuites impossibles, les gens resteront mariés comme il faut, sans mariage civil (à quoi il est bon d'accoutumer l'opinion chrétienne), et le scandale aura disparu.

Le tout sera de « styler » le couple en question. En dehors de toute fraude, de tout mensonge, de toute intention de tromper la justice, il est rigoureusement certain que les époux ne doivent à qui que ce soit, dans un prétoire civil, aucun renseignement quelconque sur les circonstances d'un fait religieux qui s'est accompli dans un domicile privé, dans l'intimité de relations personnelles ; d'un fait donc qui échappe doublement à la compétence des tribunaux, en tant que *religieux* et en tant que *privé*.

Et même on peut, jusqu'à décision de jugements contraires, soutenir que le mariage canonique dit *secret* ou encore de *conscience*, considéré dans toutes ses circonstances, avec ses témoins, son acte authentique, ses preuves donc alléguables en cas de besoin au for externe ecclésiastique, qu'un tel mariage religieux, disons-nous, échappe aux sanctions de la loi civile, qui n'a visé dans sa prohibition que l'intervention *publique* du prêtre dans la cérémonie publiquement tenue pour *mariage devant la société*, quand cette intervention se produit avant la célébration civile officielle du mariage.

L'espèce, telle que nous la proposons, n'a pas encore, que nous sachions, été l'objet de contro-

verse devant les tribunaux. Il serait intéressant qu'on l'y produisît, pour savoir quelle attitude prendrait la justice, terriblement gênée entre ces deux alternatives : laisser célébrer des mariages religieux sans union civile précédente, ou envahir le terrain, jusqu'ici respecté, des faits de conscience religieux d'ordre secret purement privé.

Nous approchons du jour où les fidèles auront besoin de savoir très bien : 1º qu'on peut se passer du mariage civil quand il y a lieu de renoncer à ses avantages pour sortir d'une situation embarrassante, et être tout de même mariés religieusement le plus sûrement du monde ; 2º que la pleine communion chrétienne est due à tous ceux qui sont religieusement en règle sur ce point-là, de quelque manière qu'ils se soient mariés ; 3º que le procédé du mariage secret est un procédé absolument bon et honorable de tout point, et qu'il faut s'attendre, entre catholiques, à le voir pratiqué de plus en plus, en raison des dispositions antireligieuses de plus en plus accentuées de la loi civile sur cette matière.

Pratiquement, pour nous, la difficulté serait seulement de rendre public un mariage secret, sans donner aucune prise publique à l'action civile sur les preuves canoniques secrètes qui en garantissent la canonique validité.

Q. — Permettez-moi de vous poser une question sur un sujet brûlant d'actualité.

L'*Action Française*, par la presse et par la conférence, fait une vive campagne contre le gouvernement. Elle veut absolument en débarrasser la France.

Je crois que jusque-là elle est en accord parfait avec beaucoup d'honnêtes gens. Mais elle préconise des moyens d'exécution qu'un prêtre ne peut guère approuver — La presse, dit-elle, n'a guère éclairé le peuple, elle est aux mains des riches, c'est-à-dire des juifs et des francs-maçons. L'urne électorale est une boîte de Pandore, d'où sortent tous les maux, au fond de laquelle il ne reste même pas l'espérance. — Si nous voulons délivrer la France des sectaires qui la déshonorent et l'oppriment, il faut avoir recours à la violence.

Lorsqu'on leur objecte le 5e commandement : « Tu ne tueras point », et la parole de Pie X : « Ne pas agir d'une manière séditieuse ni violente, » ils répondent qu'autre chose est un assassinat ou une sédition, autre chose le cas de légitime défense. Et ils se prétendent dans ce cas, soit qu'ils se considèrent comme Français, soit surtout qu'ils se regardent comme catholiques.

Je sais bien que le « Vieux Moraliste » a dit un mot de tout cela, mais je ne me souviens pas qu'il ait fait une réponse directe à ce sophisme de « légitime défense. »

R. — Vous dites bien : *sophisme*. C'est cela, en effet. Le principe de la légitime défense n'a pas son application ici, autant du moins que l'action publique, en soi condamnable, n'atteint pas directement par ses violences l'intégrité des personnes.

On pourrait très bien poser, et répondre d'ailleurs en sens différents, tant la chose est sujette à controverse, l'hypothèse de la légitime défense pour la *société* par rapport aux tyrans qui la maltraitent. Mais on voit assez que c'est là une autre affaire.

Pour le moment il s'agit de violences, y compris l'homicide, exercées à titre privé, en manière de représailles, par des citoyens isolés contre d'autres citoyens dépositaires de l'autorité publique. Ce n'est pas admissible. Le coup porte à faux, n'atteignant ni le mal en soi, ni sa cause (république, suffrage universel, parlement), et n'étant pas le moyen nécessaire pour éviter un péril personnel de mort impossible à fuir autrement.

Péril pour les autres, dit-on, et péril moral plus grave que le danger de mort physique ! — Très bien ! mais péril, alors, social, non plus individuel, qui appelle remèdes et résistances d'ordre social, non pas le coup de revolver d'une personne sur une autre. Défense sociale, et non pas défense individuelle, proportionnée au caractère de l'attaque.

Les royalistes, partisans du système de l'action directe, réfléchissent-ils à ceci, que demain, les ennemis de la monarchie restaurée pourront se mettre à leur tour à la « saboter » en vertu de leur principe ? Le trouveront-ils juste alors ? et, si oui, de quel droit moral en pourront-ils paralyser l'exercice ?

Toutefois, ne confondons pas voies de fait et violences directes sur les personnes — la sédition enfin à main armée — avec l'*agitation*, même violente, créée au sein de la masse populaire en sens hostile au régime républicain. Ce dernier procédé où les personnes, en tant que telles, ne sont pas en cause, est d'ordre social, et certainement moins illégitime encore en démocratie que sous tout autre régime politique.

Qu'on s'agite donc et qu'on agite autour de soi tout ce qu'on pourra agiter dans un but politique ; qu'on secoue l'opinion populaire par des démonstrations, dont le bruit au moins laisse toujours chez elle quelque impression, parfois très salutaire ; qu'on fasse, enfin, pour tout dire d'un mot, et très publiquement, par tous les moyens sociaux que ne réprouve pas la morale, qu'on fasse, disons-nous, de la *réclame* anti-républicaine, anti-gouvernementale, anti-blocarde, voire monarchique, tant qu'on voudra ! Tout cela est parfaitement légitime en soi, pour ceux au moins dont la situation ou le caractère ne sont pas un obstacle à leur immédiate coopération aux mêlées politiques.

C'est de la défense sociale bien entendue. Elle a ses dangers et ses risques. Mais elle reste admissible. Il faut s'en tenir là. Et, sans avoir à manifester ici aucune sorte de préférence politique, nous confessons être de ceux qui tiennent ce moyen de bruyante réclame pour très efficace en tout genre de modifications à introduire dans la mentalité populaire.

Faut-il ajouter que, en bonne psychologie politique, les adversaires du régime républicain feraient bien de regarder ce procédé de « renversement » comme le seul pratiquement susceptible de

succès ? En monarchie il n'y a qu'une tête à abattre. En république il y en a une quantité considérable. Il ne faut abattre aucune tête, c'est entendu. Mais, enfin, au point de vue de ceux qui se croient permis d'aller jusque-là, n'est-ce pas un enfantillage que de vouloir renverser un régime républicain, polycéphale s'il en fût, par une violence locale et personnelle, sur un petit coin du territoire ? Et ce procédé archaïque de violence isolée n'est-il pas aux antipodes de l'opinion publique contemporaine, tout ce qu'il y a de plus apte à la révolter, et donc à la confirmer dans sa répulsion pour l'idée prêchée à coups de fusil ?

On ferait plus, et infiniment mieux, pour l'assainissement du suffrage universel et la purgation du régime, si l'on organisait *par toute la France* une véritable armée de vaillants, forte en nombre et en volonté, pour monter une garde impitoyable autour de *toutes* les urnes électorales en 1910 ; ce qui n'empêcherait point de *remuer* d'ici là le plus vigoureusement possible l'opinion publique en vue des élections, en fascinant son regard politique avec le spectacle, cent fois répété, en toutes couleurs et toutes dimensions, du trou sans fond où nous mène le Parlement de casse-cou qui préside actuellement à nos destinées. Voilà qui, en tout état de cause, serait de la bonne besogne, absolument légitime en morale, et, par dessus le marché, démocratiquement irréprochable.

Q. — 1° Par le fait que la traduction d'un livre est à l'Index, le texte primitif y est-il aussi ? L'*Index* mentionne dans son catalogue la traduction italienne de *Jésus vivant en nous*, de Mgr de Ségur. *Quid* du texte français ?

2° L'*Ami* ne ferait-il pas erreur en disant, p. 105, que pour bénir la médaille jubilaire de S. Benoît il faut une formule spéciale ?

R. — Ad I. La dernière édition de l'*Index* porte au sujet de la brochure dont vous parlez : « Ségur (Louis-Gaston de). *La piété et la vie intérieure. Jésus vivant en nous.* Dec. S. Off. 30 junii 1869. » C'est donc le texte même du livre de Mgr de Ségur qui se trouve condamné, et cette prohibition atteint toutes les éditions et toutes les versions *antérieures* au décret, ainsi que le dit la préface placée en tête de l'Index. D'autre part, l'art 31 de l'Index prohibe toute édition ou version *subséquente*, à moins d'une autorisation de la S. C. de l'Index.

Supposons une version condamnée, il ne s'ensuit pas pour cela que l'original le serait aussi ; car on ne voit pas pourquoi, si l'original est mauvais, on ne l'a pas condamné lui-même, au lieu de frapper la version.

Ad II. Nous avouons ne pas avoir été suffisamment précis à l'endroit indiqué. Le terme *bénédictions diverses*, que nous avons employé, peut s'entendre ou des *formules* de bénédiction ou des *pouvoirs* de bénir. Or, la formule est la même pour les deux médailles. Mais le pouvoir de bénir les médailles ordinaires ne vaut pas pour donner aux médailles jubilaires leurs indulgences spéciales [1].

Nous croyons cependant qu'un prêtre ayant la faculté de bénir les médailles ordinaires pourrait, à défaut de celles-ci, réciter la formule sur des médailles jubilaires, mais ne leur donnerait que les indulgences des médailles ordinaires.

Q. — Un Supérieur général, un Provincial, a-t-il le droit de défendre à ses sujets de porter le titre de *Docteur* (Docteur de la Grégorienne, p. ex.) ?

R. — A moins d'une disposition particulière des Constitutions approuvées par le Saint-Siège, les Supérieurs *ne nous semblent pas* avoir le pouvoir d'interdire à un docteur, qui a légitimement acquis ses grades devant les Universités approuvées par l'Eglise, de prendre ce titre quand il le juge utile.

Les grades sont un bien intellectuel qui reste à la libre disposition de celui qui les acquis, et ne sont matière ni du vœu de pauvreté, ni du vœu d'obéissance.

LITURGIE

Q. — Récitant un office votif (de saint Joseph ou de la Passion) et disant ce jour-là une messe votive proprement dite (de la Sainte Vierge ou de saint Martin), doit-on à cette messe faire mémoire de l'office votif récité ?

R. — On doit toujours faire, sauf une seule exception, la mémoire de l'office récité ce jour-là, fût-il votif, quand on dit une messe votive privée.

L'exception a lieu quand l'oraison de la messe qu'on célèbre a le même objet que l'oraison de l'office récité, comme serait l'oraison du Sacré-Cœur et celle de l'office du Saint-Sacrement ou de la Passion. (S. R. C., 6 février 1892, n. 3764, ad XI).

Q. — En France, dans presque toutes les custodes, l'hostie consacrée touche le verre, alors qu'elle ne devrait toucher que l'or ou l'argent doré. Peut-on se former la conscience en se disant que, puisque les évêques le savent et ne réclament pas, on peut continuer ?

Et pourrait-on acheter une custode neuve non conforme aux règles liturgiques ?

R. — Un décret juge inconvenante la lunule où les verres touchent immédiatement l'hostie, et cela se comprend : le contact avec le verre est peu digne de la sainte Eucharistie à cause de sa vulgarité, et il est à craindre ensuite que l'humidité

[1] Sur les différences entre les deux médailles, voir *Ami* 1903, p 248, avec les décrets (pour la médaille jubilaire) des 8 août 1906 (*Ami* 1906, p. 1038) et 27 février 1907 (*Ami* 1907, p. 380).